

L'exigence de retenue

Robert Mager

Number 809, July–August 2020

La spiritualité pour changer le monde ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mager, R. (2020). L'exigence de retenue. *Relations*, (809), 25–26.

L'EXIGENCE DE RETENUE

Si la recherche du sens peut dynamiser l'engagement, elle peut aussi se mettre au service de stratégies destructrices. Une spiritualité féconde demeure en quête de ce qui est « plus grand », sans en être jamais propriétaire.

Robert Mager

L'auteur est théologien

C'était il y a 40 ans. Je participais à une session de formation offerte par un groupe de chrétiens de gauche. Nous devions dresser la carte de nos relations (couple, amis, famille, travail, associations, communauté de foi), quantifier le temps que nous accordions hebdomadairement à chacune et nous demander, dans chaque cas, si cette relation servait bien la « cause » que nous portions (la justice sociale, le féminisme, le socialisme, etc.). La prémisse était qu'un véritable engagement requiert que l'on s'y consacre entièrement et que l'on sacrifie tout lien susceptible de nous en distraire ou de nous en détourner.

Nous étions plusieurs à trouver que ça n'allait pas. Nous comprenions l'invitation à la cohérence et au dévouement, mais quelque chose de l'ordre de la gratuité se perdait en chemin, et cette perte nous paraissait relever de l'essentiel.

Plus tard, j'ai appris à reconnaître les divers visages de l'idéologie, au sens où l'entendait Hannah Arendt, à savoir la manière dont une idée forte peut engendrer un système de pensée dominateur. L'idéologie, écrit Arendt, c'est la « logique d'une idée » : une intuition forte (l'égalisation des conditions de vie, la défense des libertés individuelles, la promotion de la justice sociale) devient le moteur d'un raisonnement qui entend mettre l'histoire à nu (« les secrets du passé, les dédales du présent, les incertitudes de l'avenir¹ ») et en maîtriser le cours. Le problème d'une idéologie n'est pas que son idée-force soit nécessairement fautive ; c'est souvent la puissance même de cette idée, sa pertinence et son urgence au regard de la réalité qui la rendent si séduisante et mobilisatrice. Le problème est que l'idéologie fait fi de la complexité du réel. Elle s'affranchit de tout ce qui, à même le réel, résiste à son idée-force, en marque les limites et la relativise. Emportée par sa propre logique, enfermée dans un sens qu'elle veut imposer à l'histoire concrète, l'idéologie manifeste « l'émancipation de la pensée à l'égard de l'expérience² ».

Spiritualité et quête de sens

La spiritualité, en tant que champ d'expérience, est souvent associée à la recherche de principes et de perspectives susceptibles de mobiliser, de dynamiser et d'orienter l'action personnelle et collective. Aux exigences et aux épreuves de l'engagement correspond ainsi la nécessité d'une force intérieure, motrice, qui permette d'avancer, de se relever, de persévérer, d'espérer. Celle-ci peut puiser à différentes

sources : la religion, la philosophie, l'art, ou une expérience personnelle forte de l'injustice, de l'humiliation ou de l'hypocrisie qui éveille au sens de la justice, de la dignité ou de la vérité. On peut parler ici de foi, avant même toute détermination religieuse, c'est-à-dire de la capacité d'adhérer personnellement ou collectivement à quelque chose (un projet, une manière de vivre, une institution) et de traduire cette adhésion en pratiques concrètes.

Ainsi considérée, la spiritualité comme quête et mobilisation de sens paraît une très bonne chose, au bénéfice des personnes et de leurs engagements. Mais l'histoire montre bien que si l'invocation d'un sens peut donner du souffle à l'action personnelle et collective, elle peut aussi se mettre au service de stratégies destructrices. Le sens se cristallise alors dans une idéologie, un programme, une utopie que rien ne semble pouvoir relativiser ou contrer. Le sens est emballé, débridé, absolutisé. Il devient fou. Est-il vraiment nécessaire de donner ici des exemples de violences meurtrières mises à l'enseigne de « nobles causes » ou d'un Dieu d'amour, tant le siècle dernier en offre des plus tragiques ? Et combien de grandes nations, aujourd'hui encore, invoquent les plus grands idéaux pour justifier et masquer tout à la fois leurs stratégies de domination ?

L'incitation à la retenue

La déroute des religions et le désenchantement actuel à leur égard peuvent nous faire manquer ce qu'elles recèlent de significatif au regard de toute expérience spirituelle. S'il faut en croire le linguiste Émile Benveniste, l'étymologie du terme *religion* renvoie moins à l'idée de *relation* (*religare* en latin, « relier »), comme on l'affirme habituellement, qu'à celle de *relecture* (*relegere*, « relire ») et, en amont, à l'expérience du respect et de l'effroi devant ce qui est perçu comme « plus grand³ ». L'expérience du divin est d'abord perception de cette grandeur qui nous déborde, marque notre limite et nous avertit. Elle incite à la retenue suivant l'idée que tout ce qu'il est possible de faire n'est pas nécessairement convenable, souhaitable ou permissible.

Après des siècles de modernité, au cours desquels l'autonomie humaine s'est progressivement affirmée à l'encontre de toute forme de loi extérieure, qu'elle soit traditionnelle, culturelle ou religieuse, la reconnaissance de limites et l'incitation à la retenue peuvent paraître suspectes. L'heure est plutôt à la dénonciation des tabous et des interdits. Mais l'humanité livrée à elle-même reste aux prises avec l'oppression et la démesure : le crépuscule des dieux n'a pas entraîné la fin de *l'hubris*. Le marquage des limites emprunte alors d'autres voies : celle, principale, de l'expression et de



Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Métamorphose*, 2017, acrylique, 92 cm x 92 cm. Photo: D. Trépanier

la défense des droits humains, et celle, plus diffuse, de l'indignation épisodique devant ce qui est jugé *inacceptable* ou *intolérable*, ce vocabulaire évitant soigneusement d'affronter la dure question de savoir pourquoi, en l'absence de toute autorité transcendante, tout ne pourrait pas être accepté ou toléré.

À l'ère de l'autonomie, quelque chose continue de faire sentir son exigence, ce *quelque chose* étant diversement nommé: transcendance, altérité, mystère, sacré, totalité, unité ou harmonie. Dans un contexte d'éclatement et de pluralisme culturel des sociétés, il n'existe plus de voie royale pour la quête actuelle, ni de langage commun pour en exprimer la multiplicité des formes. Le terme *spiritualité*, historiquement déterminé, fragile et plurivoque, sert pour l'instant à désigner ce vaste champ d'exploration. Mais il est plus facile, dans notre contexte, de saluer les multiples avenues de la quête de sens que de reconnaître et de contrer les manifestations de la démesure.

L'icône et l'idole

C'est pourquoi il importe d'envisager tout système de sens (projet, utopie, mode de vie) sur l'horizon de son propre dépassement vers quelque chose de «plus grand», quelle que soit la manière dont cela est nommé. Il n'y a pas de cause absolue: tout idéal, si élevé soit-il, est limité, faillible, critiquable; il ne constitue pas le dernier mot de l'aventure humaine. Sa parole est «avant-dernière». Cela peut être dit d'une autre manière, classique, celle reprise autrefois

par le philosophe Jean-Luc Marion dans son ouvrage intitulé *L'idole et la distance* (Grasset, 1977): toute figuration de l'ultime n'est qu'une *icône*, c'est-à-dire une image, un reflet, une représentation. En tant que telle, si grand soit notre attachement à son égard, voire notre vénération et notre dévotion envers elle, cette représentation demeure limitée: ce qu'elle signifie par ailleurs efficacement, elle ne saurait le saisir et encore moins le posséder. La tentation est de faire de cette icône une *idole*, c'est-à-dire l'objet d'une adhésion sans retenue, d'une identification totale, absolue, sans qu'aucune distance ne permette la réserve, la critique, la dissidence. C'est là le ressort essentiel du fanatisme, dont nous connaissons bien les manifestations religieuses ou politiques, mais qui guette, en fait, tout type de militance.

Ce que j'exprime ici sous forme de retenue (de réserve ou de respect) m'apparaît un élément capital de l'expérience spirituelle, qui a des conséquences très concrètes en matière d'attitudes et de pratiques d'engagement. Évoquons diverses manifestations d'une telle réserve, de façon impressionniste, sans prétendre

en épuiser toute la richesse. Se laisser toucher et meurtrir par la souffrance, tant la sienne propre que celle des autres. S'ouvrir à ce qu'il y a de «plus grand» à travers la méditation, la contemplation, la prière ou l'art. Rechercher l'impartialité en s'exposant aux points de vue et aux opinions des autres. Prêter une attention particulière à la parole et à la situation des victimes. Exercer une vigilance critique face à l'idéologie et à toute forme d'analyse totalisante. S'attacher, comme Ulysse, au mât de l'aventure humaine et de ses aléas pour résister aux sirènes de l'absolu. Mettre en doute la justification des moyens par les fins. Rejeter les stratégies sacrificielles (les victimes collatérales de nos «justes» luttes, l'abandon des proches pour la cause, la négligence de soi). S'opposer mordicus à la peine de mort comme châtiment exemplaire, quelles que soient les circonstances.

En terminant, le théologien catholique que je suis ne peut qu'évoquer, comme ultime exigence spirituelle, celle de l'amour (la compassion, la charité), dont Paul de Tarse disait qu'il figure aux côtés de la foi et de l'espérance, mais qu'il est, des trois, «le plus grand» (1 Cor 13, 13). ☺

1. H. Arendt, *Le système totalitaire*, Seuil, 1972, p. 217.

2. *Ibid.*, p. 219.

3. É. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. II, Paris, Gallimard, 1969, p. 265-273.